

Tim Phillips [00:00:00] :

Bienvenue dans *VoxTalks Economics* depuis le PSE CEPR Policy Forum de l'École d'économie de Paris. Je suis Tim Phillips. Dans cet épisode : le traitement de la santé mentale d'une personne peut-elle l'aider à sortir de la pauvreté ? Nous pensons généralement que pour sortir de la pauvreté, il faut changer les conditions extérieures, fournir des biens, des emplois, des soins de santé. Mais pouvons-nous également améliorer l'état d'esprit d'une personne, traiter la dépression, une faible estime de soi ou de faibles aspirations ? Et dans quelles situations cela peut-il contribuer à atteindre les objectifs de réduction de la pauvreté ? Dean Karlan, de Northwestern, a fait une présentation lors d'une conférence dans laquelle il a passé en revue les données disponibles à ce sujet. Je n'ai pas eu l'occasion de le rencontrer pendant cette conférence, mais je le fais maintenant. Bienvenue, Dean.

Dean Karlan [00:01:03] :

Bonjour, c'est un plaisir d'être ici avec vous. J'ai eu le plaisir de vous voir brièvement à Paris, mais je suis heureux de reprendre contact avec vous.

Tim Phillips [00:01:07] :

Tout d'abord, j'ai donné des interprétations très vagues de ce qu'un économiste comme vous appellerait les contraintes psychosociales, ce qui est en fait le sujet de votre intervention. Pouvez-vous me donner une définition plus rigoureuse de ce dont nous parlons ici ?

Dean Karlan [00:01:21] :

Je ne suis pas sûr que cela puisse être considéré comme plus rigoureux, mais je peux développer un peu. La raison pour laquelle ce ne sera pas plus rigoureux est que ce concept n'est pas défini de manière très précise. Cela signifie une myriade de défis auxquels les gens sont confrontés. Il pourrait s'agir de quelque chose de proche de ce que nous appellerions la santé médicale et mentale, à savoir la dépression. Et que signifie être déprimé ? Dans de nombreux cas, cela se traduit immédiatement par un manque d'énergie et d'envie d'investir dans l'avenir, de se lever et de saisir les opportunités qui se présentent à vous parce que vous êtes déprimé.

Tim Phillips [00:01:51] :

Oui, c'est vrai.

Dean Karlan [00:01:52] :

Cela peut également se manifester par des aspirations moins élevées. La société et les pairs peuvent exercer une influence sur ce point. C'est ce que nous entendons par l'aspect social. Il s'agit de savoir qui sont vos modèles, quels sont les exemples dans votre vie que vous avez vécus, les personnes avec lesquelles vous avez interagi qui ont commencé dans la pauvreté et qui ont réussi à s'en sortir de telle manière que cela devient un modèle tangible pour quelqu'un qui voit que c'est le chemin qu'il peut prendre aussi. Cela fait partie de ce que nous entendons

par contraintes sociales. Ce n'est pas le seul type de considération à prendre. Mais la manière la plus générale d'expliquer tout cela est de dire qu'une partie de ce qui permet aux gens de s'améliorer au fil du temps et de sortir de la pauvreté, c'est bien une question d'argent. Il faut de l'argent pour investir, il faut de l'argent pour gagner de l'argent. Il faut avoir accès aux marchés. Mais comme nous le savons tous, même si l'on considère n'importe quelle entreprise et n'importe quelle performance professionnelle ou n'importe quelle activité génératrice de revenus, certaines personnes réussissent mieux que d'autres dans ces emplois. Traditionnellement, l'économie parle de capital humain. Et nous attribuons cela aux compétences. Nous l'attribuons aux connaissances. Vous savez comment faire de la comptabilité, vous savez comment faire de la stratégie marketing, etc. Mais il faut reconnaître qu'une partie de l'élément qui permet à certaines personnes de mieux utiliser les ressources et de générer plus de revenus n'est pas liée aux connaissances traditionnelles, aux compétences qui entrent dans le cadre de ce que nous appelons le capital humain. Il s'agit plutôt de votre état d'esprit, de vos aspirations, des objectifs que vous vous fixez, de votre discipline, de votre capacité à rester à la tâche, à être attentif, à vous concentrer, etc. Ce sont là quelques-uns des facteurs dont l'origine se trouve en partie à l'intérieur. Certains sont liés à votre environnement et aux personnes qui vous entourent, et ces influences sont également importantes. Ces facteurs influencent la manière dont vous utilisez les ressources à votre disposition, l'argent, les actifs et les connaissances que vous possédez, et la manière dont vous pouvez utiliser ces intrants, pour ainsi dire, ces intrants économiques et de compétence, et les transformer en résultats prospères.

Tim Phillips [00:03:53] :

L'idée qui sous-tend ce volet de la recherche est que même dans les situations où les gens sont désespérément pauvres, cela peut encore limiter ce que nous pouvons accomplir.

Dean Karlan [00:04:06] :

Oui, mais je ne veux pas non plus exagérer et donner l'impression qu'il s'agit d'une panacée. Je pense que nous n'en sommes qu'au début de la compréhension du lien entre ces types de problèmes et, plus particulièrement, du lien lorsqu'il s'agit d'élaborer une politique, parce que la façon de traiter la santé mentale et les contraintes psychosociales n'est pas une formule toute faite.

Il ne s'agira pas d'un simple programme créé, testé, fondé, qui fonctionnera, qui se généralisera, qui fera l'affaire de tout le monde. Ce n'est pas ainsi que le monde fonctionne. Nous avons déjà vu apparaître des preuves très intéressantes et prometteuses, mais nous avons aussi vu que parfois cela ne fonctionnait pas et qu'il était essentiel de comprendre comment, quand et comment faire pour que cela fonctionne. Mais je tiens aussi à souligner qu'il y a un élément certain : même si nous découvrons qu'il y a un bon programme qui tente d'aider les gens à faire face à des problèmes de santé mentale ou à d'autres contraintes sociales, j'aurais du mal à croire que nous allons un jour découvrir que cela seul est un moyen d'avancer. Ça ne fonctionnera qu'en combinaison avec la compréhension de l'accès aux marchés, l'accès aux services financiers, l'épargne, l'accès à l'information sur les marchés, qui sont tous des facteurs qui influencent évidemment aussi ces résultats.

Tim Phillips [00:05:20] :

Et cela s'inscrit dans le domaine de l'économie que nous connaissons sous le nom d'économie comportementale, que certains économistes accueillent avec scepticisme ; ils lui ont reproché de reposer sur des expériences en laboratoire, par exemple, ou se sont inquiétés de son applicabilité dans le monde en général. Ces critiques de l'économie comportementale sont-elles toujours valables ?

Dean Karlan [00:05:42] :

Je ne pense pas qu'elles aient jamais été valables. Vous avez juste demandé un mauvais comportement bla bla bla.... Je ne suis pas d'accord avec la prémisse. Vous pourriez considérer cela comme l'économie comportementale 3.0. L'économie comportementale 1.0 s'appuyait souvent sur des expériences en laboratoire, des processus soigneusement contrôlés pour tester des hypothèses très spécifiques sur des biais cognitifs très spécifiques. Il y a quelques années, cette recherche révolutionnaire a permis d'élargir la boîte à outils de l'économie. Il faut bien comprendre que le terme d'économie comportementale est un peu bizarre dans la mesure où la majeure partie de l'économie étudie le comportement. Que signifie donc le fait d'utiliser le mot "comportement" au lieu du mot "économie" ? Il y a de nombreuses années, peut-être dans les années 20, nous avons assisté à une évolution considérable vers ce que j'appellerais l'économie comportementale 2.0, qui prenait certains de ces biais cognitifs très spécifiques, l'inattention, les préférences temporelles incohérentes, pour ne citer que deux exemples, et concevait des produits ou des modifications de produits dans le monde réel afin de les observer. Les enseignements tirés de ces travaux antérieurs en économie comportementale et en psychologie cognitive peuvent-ils conduire à des prescriptions pour l'amélioration des produits et des politiques ? C'est en grande partie le travail de type "nudge" qui a été à l'origine du prix Nobel décerné à Richard Thaler en 2017, entre autres choses pour lui. Il s'agissait d'un ensemble de travaux passionnants. Et des choses comme l'engagement, les engagements d'épargne pour les agriculteurs afin qu'ils investissent dans les engrais, les idées sur l'intégration du chlore dans la distribution de l'eau. Toutes ces idées sont le fruit d'une compréhension de l'économie comportementale et d'une réflexion sur la manière de modifier un programme existant. Mais elles sont encore très proches du scalpel dans le sens où beaucoup de ces efforts sont conçus pour démasquer un biais cognitif très spécifique. « Nous allons vraiment nous concentrer sur l'attention et voir comment nous pouvons concevoir des rappels, par exemple, pour tenter de résoudre les problèmes d'attention ». Lorsque je parle de 3.0, lorsque nous voyons un programme qui tente de traiter un large éventail de problèmes par le biais de ce qu'il appelle une intervention psychosociale, nous ne parlons pas d'une intervention au scalpel. Il ne s'agit pas d'une intervention fondée sur une théorie très précise concernant les préférences incohérentes en matière de temps et disant, « sur la base de cette théorie, nous allons maintenant déployer ce programme exact ». Il s'agit maintenant d'un programme beaucoup plus large qui s'apparente davantage à une thérapie appliquée, si tant est qu'il y en ait une. Vous ne savez pas nécessairement quel est le problème. Vous essayez de concevoir une méthode pour aider les gens à s'aider eux-mêmes, à identifier les types de défis auxquels ils sont confrontés et à trouver comment ils peuvent élaborer des stratégies pour surmonter ces défis. Ce défi peut être l'inattention. Il peut s'agir de l'un de ces biais cognitifs précis, mais aussi de préférences et de tentations incompatibles avec le temps. Il peut aussi s'agir simplement d'aider les gens à réfléchir à la manière de résoudre les problèmes, à identifier ce qu'ils contrôlent et ce qu'ils ne contrôlent pas dans la vie. Et comment apprendre à accepter les

choses que l'on ne contrôle pas et à vivre avec, tout en se concentrant sur les choses que l'on contrôle et en cherchant à les améliorer. Rien que cela, c'est une bonne leçon de vie qui n'est pas motivée par un biais cognitif comportemental, mais qui fait partie de ce type de leçons et qui aide les gens à identifier des stratégies pour utiliser les ressources qui sont à leur disposition afin d'améliorer leur vie et celle de leur famille. Il s'agit en fait de prendre à cœur l'ensemble des leçons tirées de l'économie comportementale 1.0 et 2.0 et de se demander comment nous pouvons essayer de mettre en place des programmes de services sociaux et de protection sociale doivent-ils comprendre ces idées et les intégrer dans la conception leur action ?

Tim Phillips [00:09:19] :

Votre présentation a examiné en détail le rôle de l'allègement de ces contraintes psychosociales dans ce que nous appelons les *graduation programmes*. Pouvez-vous nous informer rapidement de la nature de ces programmes et de leur succès ?

Dean Karlan [00:09:36] :

Le *graduation model* est donc un modèle de protection sociale. La protection sociale est un terme politique qui désigne généralement les programmes gouvernementaux. Bien que les organisations à but non lucratif puissent s'engager dans des activités relevant de la protection sociale. Les programmes de protection sociale tentent d'atteindre l'un des deux objectifs suivants. Parfois, ils sont purement humanitaires, répondant à un besoin immédiat, reconnaissant qu'il y a eu un choc, des inondations, une sécheresse et qu'il s'agit littéralement d'un travail humanitaire au moment même où le besoin se fait sentir. Mais la protection sociale s'inscrit également dans un objectif de développement à plus long terme : comment mettre en place des politiques gouvernementales qui aident les ménages à faibles revenus, voire à très faibles revenus, à se constituer un revenu durable pour les années à venir ? Cela passe en partie par des politiques de redistribution pure, par exemple des programmes de transferts monétaires ou des politiques fiscales. Mais le *graduation model* reconnaît fondamentalement que les défaillances du marché qui conduisent à la persistance de la pauvreté pour de nombreux ménages ne sont pas dues à un seul facteur. L'idée de base est qu'il faut de l'argent pour gagner de l'argent. C'est un cliché. C'est un cliché, c'est vrai, mais cela ne veut pas dire que c'est la seule chose dont on a besoin. Et dans de nombreux cas, si l'on transfère de l'argent à un ménage, on constate des effets très positifs. Il a été démontré à maintes reprises que ces transferts ont des effets positifs et qu'ils n'ont pas les effets négatifs que beaucoup craignaient. Mais si le problème est également psychosocial, si le problème est aussi lié à l'information sur l'accès aux marchés, alors le fait de fournir de l'argent liquide pourrait ne satisfaire que le besoin humanitaire immédiat et ne pas aider le ménage à développer une stratégie à plus long terme pour l'aider à construire une source durable de revenus pour lui-même. Le *graduation model* consiste donc à faire un certain nombre de choses. Ne nous contentons pas d'une seule. Reconnaissons que le problème est multiforme. Nous ne voulons pas engager trop d'actions simultanées. Si nous faisons trop de choses, nous tombons de l'autre côté de la falaise et nous serons probablement inefficaces parce que nous faisons trop de choses hétéroclites. Ainsi, le *graduation programme* typique comporte en son cœur un transfert de deux à 400 \$ d'actifs productifs, généralement en espèces, mais destiné à aider les ménages à acheter des animaux, du bétail ou quelque chose de ce genre, ce qui permet de se former à ce moyen de subsistance, en particulier pour les moyens de subsistance qui sont peut-être nouveaux dans

cette région. Dans l'idéal, le choix des moyens de subsistance nécessite une bonne dose de travail. Tout d'abord, les gens choisissent leurs moyens de subsistance. Il ne s'agit pas d'imposer un moyen de subsistance aux gens, mais de faire preuve de diligence raisonnable à l'avance pour comprendre qu'il existe quatre ou cinq moyens de subsistance qui ont une rampe de lancement vers les marchés où il y a un exportateur, qu'il s'agisse d'une exportation locale vers telle ville urbaine ou d'une exportation internationale, dans tous les cas il y a un chemin vers le marché pour monétiser le revenu. Il ne s'agit donc pas seulement de monétiser l'activité, ce n'est pas uniquement une activité de subsistance. En général, il y a aussi un accès à l'épargne, parfois par le biais d'un processus de groupe, parfois par le biais d'un compte bancaire ou de l'argent sur téléphone mobile. Il s'agit donc d'un ensemble de mesures à mettre en place ensemble. Les résultats ont été assez régulièrement positifs, même s'ils ne sont pas uniformes, il y a beaucoup de variations. Parfois, les résultats sont meilleurs, parfois moins bons. Mais la performance globale a été vraiment remarquable, en particulier pour ce qui était le résultat le plus important, à savoir, est-ce que cela dure ? Nous savions en quelque sorte que si l'on agit à court terme, si l'on fait suffisamment de choses à court terme, on peut observer un effet positif. Ce que nous voulions vraiment savoir, c'est si cela dure. La première étude que nous avons menée à ce sujet date de 2015 et portait sur six sites où nous avons constaté que les effets persistaient jusqu'à trois ans après le transfert des actifs. Nous avons maintenant vu des travaux de suivi qui vont jusqu'à sept et dix ans, avec des résultats différents. Dans l'un des sites, les impacts sont devenus de plus en plus importants. Dans un autre site, ils se sont dissipés. Ils n'ont pas été réduits à zéro, mais ils se sont dissipés. Nous constatons donc des effets persistants à long terme. Nous entrons donc maintenant dans une nouvelle phase de ces projets, au cours de laquelle les gens posent des questions très sensées sur ce qui est vraiment nécessaire dans le cadre de ce programme. Vous avez dit d'emblée que les défaillances du marché étaient compliquées et à multiples facettes. Nous mettons donc en place quelques éléments, mais tous ces éléments sont-ils vraiment nécessaires ? Dans le même temps, l'accent a été mis sur les aspects psychosociaux. Nous avons donc vu quelques exemples, dont certains issus de mes travaux, d'autres venant d'autres chercheurs, qui ont largement mis en avant le spectre des interventions qui se concentrent sur les aspects psychosociaux. L'une des choses les plus frappantes au Niger, par exemple, c'est que nous avons effectué un test qui comportait une composante psychosociale assez importante, notamment un film que les gens ont regardé et dont ils ont parlé, et qui visait à les aider à développer des aspirations et des modèles de comportement au sein de leur communauté et à leur montrer comment ils peuvent franchir ces étapes. Et avec ces étapes, A mène à B, à C, à D, et ainsi de suite jusqu'à une meilleure réussite. Ce programme seul, sans transfert d'actifs, a eu un impact positif qui, au bout de 18 mois, a dépassé le programme de 18 mois sans cela mais avec transfert direct d'argent. Soyons clairs, l'effet du traitement était en fait plus important lorsque l'on donnait aussi une somme forfaitaire en espèces et il était plus rapide de parvenir à un résultat tangible. Mais du point de vue de la rentabilité, si vous disposez d'un certain budget, alors de ce point de vue, l'aspect psychosocial était en fait meilleur et plus fort parce qu'avec le même budget, vous pouviez aider plus de personnes parce que c'était beaucoup moins cher à mettre en place. Du point de vue du rapport coût-efficacité, c'est donc ce programme qui l'a emporté. Les résultats ont été très proches les uns des autres, ce qui, à mon avis, est en soi la leçon la plus importante, à savoir que l'on a toujours pensé que les transferts d'actifs sont une composante absolument nécessaire. On pensait qu'il fallait donner un coup de pouce initial, aller former directement les individus. On pensait que leur parler de l'idée de créer une activité génératrice de revenus sans leur donner le capital nécessaire pour la lancer n'était qu'un mirage. Et ces travaux suggèrent que non, en fait, cet autre processus a peut-être pris un peu plus de temps

parce qu'ils ont dû économiser. Mais il y avait aussi l'aspect du groupe d'épargne. Ainsi, ce groupe d'épargne a effectivement facilité, en combinaison avec l'aspect psychosocial, les investissements et les activités génératrices de revenus que le programme aspirait à générer.

[Voiceover] [00:15:47] :

Notre premier podcast du Policy Forum de cette année est une interview d'Esther Duflo, qui parle des défis et des réussites des *graduation programmes*. Ecoutez l'épisode *Development in the 21st Century*, publié le 7 juillet.

Tim Phillips [00:16:08] :

Certaines de ces interventions font appel à la thérapie cognitive et comportementale. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est la TCC et pourquoi elle est adaptée à ces situations ?

Dean Karlan [00:16:20] :

Tout d'abord, comme pour beaucoup de choses, il n'y a pas de réponse formelle super précise. Mais je vais essayer de vous donner la meilleure façon de décrire la thérapie cognitive et comportementale dans ce contexte. Il s'agit d'un programme que nous avons testé, d'autres ont également testé d'autres versions de ce programme. La version que nous avons testée au Ghana était déjà en cours de développement et a été adaptée et modifiée. Elle s'inspirait de travaux réalisés il y a de nombreuses années, une dizaine d'années, par le professeur Patel en Inde, qui l'avait testée à plusieurs reprises et avait constaté des effets vraiment positifs de la thérapie cognitive et comportementale dans un contexte de pauvreté. Évidemment, entre l'Inde et le Ghana, beaucoup de choses changent, mais il y a aussi beaucoup de choses qui restent les mêmes en ce qui concerne la vie dans une zone rurale pauvre comme celles-là. Nous avons commencé à travailler avec une psychologue de l'université du Ghana, qui se faisait le champion de ce traitement et travaillait avec le ministère de la santé. Lorsque nous avons commencé à en parler avec elle, nous avons été enthousiasmés par l'idée d'intégrer cette modification dans le *graduation programme*, alors que nous étions en train de réfléchir à la conception d'une nouvelle vague d'ajustements visant à mieux comprendre comment faire fonctionner ce *graduation programme*. Nous nous sommes donc associés à elle et avons pris le programme sur lequel elle avait déjà travaillé, l'avons modifié et l'avons testé au Ghana. Il ciblait la dépression. Les taux de dépression étaient très élevés. Nous avons déjà des données qui nous montraient à quel point ils étaient élevés. Ils étaient en fait étonnamment élevés dans les zones rurales du Ghana. Le programme ciblait donc la dépression, mais il ne s'agissait pas de faire en sorte qu'il faille être dépressif pour participer au programme. Le programme visait uniquement les ménages pauvres qui allaient être éligibles au *graduation programme*. Mais le programme de thérapie était conçu autour de la dépression. Il s'agissait d'aider les gens à définir leurs aspirations, à comprendre ce qu'ils devaient faire pour y parvenir, à élaborer un plan. Une grande partie de cette démarche est fondée sur la compréhension. Cela nous ramène à ce que j'ai dit plus tôt : quelles sont les choses que vous contrôlez dans la vie et celles que vous ne contrôlez pas ? Et comment les gérer différemment, sur le plan émotionnel ? Comment laissez-vous ces choses vous changer et changer votre humeur lorsque vous contrôlez ou ne contrôlez pas quelque chose dans vos actions ? C'est un aspect important de la thérapie cognitive et comportementale. Une autre partie importante de cette thérapie consiste à comprendre comment votre environnement modifie votre comportement. Ainsi, si vous savez

que le fait de fréquenter certaines personnes vous amène à faire certaines choses que vous regrettez par la suite, peut-être devriez-vous éviter de fréquenter ces personnes. Si vous avez envie d'aller courir et de faire de l'exercice le matin, mais que vous êtes déprimé et que vous n'avez peut-être pas envie de le faire sur le moment, vous vous rendez compte qu'une fois que vous l'avez fait, lorsque vous repensez aux jours où vous l'avez fait, vous vous sentez toujours mieux le reste de la journée. La thérapie cognitive et comportementale consiste à identifier ces schémas dans votre vie en termes de ce qui vous rend heureux et de ce qui vous rend triste, et à trouver comment vous placer dans les situations et l'environnement qui vous rendent heureux et non tristes. Ce sont des leçons de vie, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas nécessairement d'entreprendre et d'investir dans des chèvres, mais cela s'applique également à l'investissement dans les chèvres et à la réflexion sur les schémas dans lesquels vous vous trouvez. Vous êtes alors plus prospère, plus concentré sur votre entreprise, sur la génération de revenus et sur les avantages qui en découlent. Voilà donc quelques-unes des leçons qui font partie de la thérapie cognitive et comportementale, du moins la version que nous avons testée au Ghana. Deux résultats frappants ont été obtenus. D'une part, elle s'est avérée très efficace pour réduire la dépression, mais pas seulement pour les personnes déprimées. Elle s'est également avérée très efficace pour aider les personnes qui n'étaient pas déprimées avant l'intervention à le rester. Lorsque nous examinons l'effet du traitement, pour ainsi dire, il est en fait le même, que la personne soit déprimée ou non au départ. Il s'agit donc d'une leçon très importante du point de vue de la politique de protection sociale, car même si ce programme a été conçu pour lutter contre la dépression, il n'est pas nécessaire de diagnostiquer les gens à l'avance, du moins dans ce contexte, et de leur dire que ce programme ne s'adresse qu'à eux s'ils sont déprimés. C'était en fait une bonne chose à faire pour tous ceux qui vivent dans ces zones rurales pauvres du Ghana. La deuxième leçon qui a été frappante, c'est que le programme a également amélioré la cognition. Il ne s'agissait pas seulement d'une amélioration de la santé mentale, mais d'une augmentation des capacités cognitives, d'une modification du nombre de jours travaillés et de ce type d'effets secondaires qui sont le sous-produit de l'amélioration de la santé mentale, c'est passionnant.

Tim Phillips [00:20:31] :

Est-il possible de le faire à grande échelle, Dean ? Doit-il s'agir d'une formation individuelle ou d'une formation en groupe ? Faut-il un expert ?

Dean Karlan [00:20:40] :

J'espère que nous pourrions arriver à cette phase où nous commencerons à voir des tonnes de recherches sur les véhicules de distribution, ce qui commence déjà à être le cas. Mais je pense qu'à l'heure actuelle, nous disposons de si peu d'études que nous testons simultanément le mécanisme ainsi que le programme de diffusion et sa nature. Mais la réponse courte est que je pense que la plupart des itérations que j'ai vues sont initialement testées d'une manière qui peut être mise à l'échelle. Prenons l'exemple de ce que nous avons testé au Ghana. Cela s'est fait en groupes. Il n'est pas plus difficile à mettre à l'échelle qu'un million d'autres programmes de formation mis en œuvre à grande échelle. Les personnes qui ont assuré la thérapie cognitive et comportementale étaient de jeunes diplômés de l'université, titulaires d'un diplôme en psychologie. C'est tout. Ensuite, nous les avons formés au processus avec un petit programme de formation pour leur apprendre à faire cela et ils sont partis l'appliquer.

Il y a également des efforts passionnants en cours qui utilisent des Chat Bots. Il est évident que cela présente un réel potentiel d'échelle, mais il faut aussi se demander si cela va fonctionner si les gens savent qu'ils le font avec un Chat Bot. Tout d'abord, le prendront-ils autant au sérieux ? Même si ce n'est pas un problème, la question évidente est de savoir quelle sera la qualité du résultat. J'ai l'impression qu'il existe une sorte de modèle hybride qui peut vraiment fonctionner à l'échelle, où le Chat Bot peut guider les gens à travers une grande partie des exercices et de la réflexion, et où il peut y avoir un suivi humain. Il y a donc un effet de levier en ce sens que l'interaction humaine peut toujours être présente, mais vous la complétez en quelque sorte avec la technologie. Il y a donc toutes sortes de modèles de ce type dont nous allons entendre parler de plus en plus au cours des prochaines années, c'est certain.

Tim Phillips [00:22:10] :

Et votre principale mesure de succès est-elle qu'elle rend la réduction de la pauvreté plus efficace ? Ou considérez-vous également les résultats sociaux, le fait que les gens se sentent mieux dans leur peau ?

Dean Karlan [00:22:21] :

C'est une excellente question. Il y a une partie de moi qui veut considérer toujours le bonheur et la santé mentale comme le véritable résultat final. Le problème, c'est qu'il n'est pas facile à mesurer et nous savons que la façon dont les gens répondent aux questions sur le bonheur est souvent très relative à la situation dans laquelle ils se trouvaient récemment. Nous risquons donc d'avoir une vision déformée de notre situation si nous utilisons des méthodes d'enquête. Je pense donc que c'est très instructif et utile, mais il y a évidemment des données très fortes qui représentent des besoins clairs. Il s'agit de la sécurité alimentaire, d'une vie saine, de la possibilité de faire des choix dans la vie, de la liberté que confère le fait de ne pas être pauvre. Ainsi, lorsque je pense que la liberté est la voie à suivre et que la liberté est quelque chose qui se manifeste, je dois dire que c'est un sous-produit d'une myriade de choses, y compris l'argent. Pour moi, c'est l'objectif. L'accent sera toujours mis sur des choses telles que la consommation et la sécurité alimentaire, parce qu'il s'agit d'une mesure très claire du bien-être économique. Qu'une personne soit heureuse ou triste est évidemment important, mais cela ne veut pas dire que si quelqu'un souffre d'insécurité alimentaire et que son verre est à moitié plein et qu'il est heureux, cela signifie que nous ne voulons pas l'aider et trouver un moyen de faire face à son insécurité alimentaire. Je ne voudrais donc jamais me limiter au bonheur, parce qu'il est difficile à mesurer en tant que véritable résultat du point de vue du développement et parce qu'en fin de compte, il existe des résultats physiques très clairs, comme la sécurité alimentaire, qui nous tiennent profondément à cœur en termes d'équité et de justice dans le monde. Je ne dirais jamais que nous devrions nous concentrer uniquement sur le bonheur, mais il y a certainement une réponse philosophique à cette question et ce que l'utilitariste en moi veut dire. Lorsque nous réfléchissons aux modèles économiques, nous parlons de maximisation de l'utilité, ce qui signifie que la consommation alimente une formule qui se traduit par l'utilité et que l'utilité est mieux définie comme étant le bonheur. Et voilà. Et c'est ce que nous essayons de maximiser. Alors pourquoi ne pas l'appeler ainsi ?

Tim Phillips [00:24:19] :

Dean, on a l'impression qu'il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas sur ce sujet. Comment cela fonctionne précisément dans différentes situations, comment cela peut-il être délivré au mieux, avec quoi un programme peut-il être associé au mieux. Il y a beaucoup à découvrir, n'est-ce pas ?

Dean Karlan [00:24:36] :

Absolument. Je pense que l'interaction entre les aspects psychosociaux et les politiques publiques ne fait que commencer. C'est un espace passionnant et il y a beaucoup de gens passionnants, beaucoup d'organisations passionnantes qui sont impliquées dans ce domaine et qui explorent diverses idées. Nous allons assister à de nombreuses innovations en matière de diffusion et de contenu. Toutes ces questions sont importantes et nous espérons que dans dix ans, nous serons beaucoup plus avancés qu'aujourd'hui et que nous serons en mesure d'être un peu plus normatifs.

Tim Phillips [00:25:03] :

Nous en reparlerons dans dix ans. Enfin, j'espère que ce sera avant, mais c'est vraiment intéressant d'en apprendre plus aujourd'hui, Dean. Merci beaucoup d'en avoir parlé.

Dean Karlan [00:25:10] :

Je vous remercie également. C'est un plaisir de parler avec vous.

Tim Phillips [00:25:21] :

Il y a une étude de Dean en particulier, bien qu'il y en ait de nombreuses et que des articles soient publiés en permanence à ce sujet, il s'agit de son travail au Niger, intitulé *Tackling Psychosocial and Capital Constraints to Alleviate Poverty* (S'attaquer aux contraintes psychosociales et au capital pour réduire la pauvreté). Vous pouvez lire cet article dans le numéro 605 de Nature, publié en 2022. Les auteurs sont nombreux, je ne vais donc pas tous les citer.

[Voiceover] [00:25:47] :

Ceci est un VoxTalk enregistré au Paris School of Economics CEPR Policy Forum, 2023. Si vous aimez ce que vous entendez, abonnez-vous. Vous pouvez nous trouver partout où vous écoutez vos podcasts, et vous pouvez écouter des extraits d'épisodes passés et futurs en nous suivant sur notre Instagram : *VoxTalks Economics*.